

Les migrations internes vers Montréal au XIXe siècle : un bilan
AN ASSESSMENT OF INTERNAL MIGRATION TOWARDS
MONTREAL IN THE XIXth CENTURY
BALANCE DE LAS MIGRACIONES INTERNAS HACIA MONTREAL
EN EL SIGLO XIX

France Gagnon

Volume 21, numéro 2, automne 1992

Montréal, XIX^e-XX^e siècles : croissance urbaine et diversité culturelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010120ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010120ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

0380-1721 (imprimé)

1705-1495 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F. (1992). Les migrations internes vers Montréal au XIXe siècle : un bilan. *Cahiers québécois de démographie*, 21(2), 31–49.
<https://doi.org/10.7202/010120ar>

Résumé de l'article

Ce texte fait d'abord le point sur les aspects quantitatifs de ce mouvement migratoire, montrant qu'il a connu un changement de rythme dès les années 1840 et que les décennies 1850 et 1880 ont été celles où la cadence fut la plus forte. Il met aussi ce mouvement en rapport avec le contexte démographique plus vaste où se situe Montréal au XIXe siècle. Le profil des migrants est ensuite reconstitué, selon ce que permet l'état actuel des recherches. Les thèmes suivants sont alors abordés : l'origine géographique des migrants, leurs caractéristiques démographiques et professionnelles, les causes de la migration et l'intégration au milieu d'accueil. La conclusion rappelle l'importance d'analyser ce mouvement en relation avec l'évolution de la croissance économique montréalaise et la nécessité de s'orienter vers des recherches identifiant avec précision les migrants, tant en milieu d'origine qu'à Montréal.

Les migrations internes vers Montréal au XIXe siècle : un bilan

France GAGNON *

Pour des milliers de gens, partir aujourd'hui de Berthier, Sainte-Thérèse ou Saint-Luc pour gagner Montréal implique un déplacement pendulaire qui les ramène le soir même au bercaïl. S'ils partagent quelque chose avec les migrants ruraux du XIXe siècle, ce sont probablement des lieux de provenance communs, car la ville de Montréal, à cette époque, recrute d'abord sa population dans la plaine environnante. Là s'arrête sans doute la comparaison. Depuis le siècle dernier, l'évolution des transports, du travail et de la société en général ont rendu méconnaissable le territoire géographique et social sur lequel se déployait l'essentiel de ce processus migratoire régional au XIXe siècle.

L'attention que reçoit Montréal après 350 ans d'existence fournit l'occasion d'un bilan de nos connaissances sur les migrations internes qui l'ont alimentée, tout particulièrement au XIXe siècle, époque où la croissance de cette ville a connu un changement de rythme. Il faut d'abord souligner que la reconstitution de cet important mouvement est encore au stade embryonnaire. Au cours de ce bilan, la fragilité d'assises encore faites de preuves fragmentaires et d'hypothèses sera souvent soulignée. Il est utile, vu l'état de la recherche, de procéder en deux parties. La première traitera de l'aspect quantitatif du phénomène, par un effort de mise au point de son importance et

* Ce texte est la version remaniée d'une communication présentée lors de la séance sur l'histoire de la population de Montréal au colloque de l'Association des démographes du Québec (ACFAS, mai 1992). Je remercie Joanne Burgess, Serge Courville et Jean-Claude Robert, dont les commentaires et suggestions sur la première version de ce texte ont représenté un apport précieux.

de sa place dans le contexte démographique plus vaste où se situe Montréal au XIXe siècle. La seconde portera sur les principaux acteurs de ce vaste mouvement, leur provenance géographique, leurs caractéristiques professionnelles et démographiques, les causes de leur départ des milieux ruraux et leur adaptation au milieu d'accueil urbain.

IMPORTANCE NUMÉRIQUE DU PHÉNOMÈNE

Compte tenu de l'espace-temps considéré, les migrations internes ne peuvent être décelées qu'indirectement, aucun recensement ne demandant aux répondants de préciser leur lieu *exact* de naissance. En 1861 cependant, la question posée quant au lieu de naissance était imprécise et une bonne proportion de la population montréalaise a cru devoir fournir le nom de la *paroisse de naissance* au Bas-Canada. On ne trouve cependant aucune trace de ce détail dans les données compilées puisque, aux mentions précises, on a substitué le terme générique «Bas-Canada». Malgré cela, le recensement de 1861 demeure une importante source de renseignements et sera souvent évoqué ici; il permet plusieurs investigations, et même certaines estimations numériques. Mais pour des données reflétant l'ensemble de la ville et de la période, on doit se limiter à des évaluations sommaires. En conjuguant les chiffres de population disponibles avec les connaissances acquises sur la composition de la population montréalaise, du moins dans ses grands traits, on obtient une assez bonne approximation du rythme général de ce phénomène migratoire et de la taille de la population impliquée.

Trois démarches peuvent être adoptées. Il est d'abord utile d'observer l'évolution de la population de la ville, banlieue comprise, et de sa plaine. Mais il faut ensuite isoler les grandes composantes de cette population pour mieux cerner la part des migrations internes. Deux dimensions de la réalité montréalaise sont alors utiles. Dans le cas des catholiques, l'homogénéité du culte et la qualité des sources qui émanent des paroisses permettent d'observer l'évolution de la population. Outre les Canadiens français, le seul autre élément d'importance y est formé d'Irlandais catholiques, et comme on connaît relativement bien l'évolution du flux migratoire de ce groupe ethnique vers Montréal, il est possible d'isoler la part de chacun des deux groupes dans l'évolution générale. Il en est de même de la dualité linguistique; l'immigration de France étant minime, tout

accroissement de l'élément francophone ne peut venir que de la croissance naturelle ou de la migration interne. Par un contrôle minimal sur la première, on peut entrevoir la part de la deuxième. Analysés ensemble, les résultats de ces trois démarches fournissent le portrait général le plus précis qu'il soit possible d'obtenir, vu les lacunes incontournables des sources.

C'est à deux auteurs en particulier que revient le mérite de s'être livrés à ces travaux périlleux, mais si utiles à l'avancement de nos connaissances. D'abord, le géographe Raoul Blanchard a fait figure de précurseur. Dans sa monographie sur la région montréalaise publiée en 1953, conjuguant avec perspicacité les données des recensements aux informations recueillies lors de ses enquêtes sur le terrain et glanées çà et là dans les sources, il fait ressortir l'ampleur du phénomène (Blanchard, 1953 : 1re partie, chapitre II). Le chapitre sur la population dans la thèse de doctorat de Jean-Claude Robert sur Montréal vient compléter le portrait de Raoul Blanchard, pour la période 1821-1871. Son analyse détaillée permet une périodisation plus précise au moins pour ces cinq décennies (Robert, 1977 : chapitre V). Voyons maintenant le portrait qui se dégage de leurs analyses.

Faut-il rappeler que la croissance de la population de la ville de Montréal au XIXe siècle est fort importante ? De 1850 à 1900, cette population a plus que quadruplé : d'autour de 48 000 personnes elle est passée à 203 000, 268 000 même si l'on tient compte des annexions survenues. Mais il est plus utile de se pencher sur les taux de croissance. On remarque ainsi que la croissance est soutenue mais inégale et particulièrement marquée dans les années 1850 et 1880, sommets auxquels il faut ajouter les années 1860 dans le cas de la banlieue (Linteau, 1992 : 39-41; Robert, 1977 : 166-171). Pendant la même période le phénomène le plus marquant dans la plaine de Montréal est la décroissance de sa population. Après un ralentissement dans les années 1850, une chute brutale survient. La situation se stabilise un peu dans les années 1870, mais la décroissance reprend de plus belle dans les deux dernières décennies (Blanchard, 1953 : 73-74). Bien que les données précises manquent encore, on entrevoit déjà le mouvement des ruraux vers Montréal et ses fluctuations dans le temps. Mais avant d'en arriver à une telle constatation, il faut distinguer, dans la mesure du possible, les places respectives de l'immigration étrangère à Montréal et de l'émigration aux États-Unis dans cette évolution générale.

Pour la période allant de 1821 à 1871, l'analyse qu'a faite Jean-Claude Robert du mouvement démographique de la population montréalaise catholique nous éclaire un peu plus (Robert, 1977 : 174-181). Le rapport entre le croît brut de la population catholique aux dates des recensements et l'excédent naturel chez les catholiques, même si ce n'est qu'un indicateur grossier, montre qu'entre 1831 et 1861 la part des mouvements migratoires est plus grande que celle des naissances montréalaises dans la croissance de cette population. D'autre part, les données disponibles sur l'immigration étrangère, britannique principalement, révèlent des entrées massives dans les années 1830 et 1840 mais un mouvement en perte de vitesse dans les deux décennies suivantes, surtout pour l'immigration irlandaise. Le phénomène qui est à la source de la croissance des années 1850 s'éclaire donc; il s'agit d'un afflux très important de ruraux Canadiens français. Un triple mouvement, décelé dans la courbe des naissances, donne encore des indices de cette périodisation : une première hausse dans les années 1830 culmine en 1835-1836, une deuxième dans les années 1840 est suivie d'une troisième plus rapide dans les années 1850, au terme de laquelle un sommet en 1864 précède une baisse sensible. Une courbe des mariages relativement stable indique l'apport des migrations dans la hausse du nombre des naissances et des décès. À propos de la courbe des naissances, Jean-Claude Robert formule l'hypothèse suivante (Robert, 1977 : 176) :

les deux premiers mouvements seraient davantage dus aux migrations transatlantiques en provenance de la Grande-Bretagne et le dynamisme du troisième lui viendrait des migrations intérieures, principalement en provenance des campagnes environnant Montréal. Toutefois ce dernier mouvement s'amorce dès 1840, où il se combine avec l'immigration britannique, ce qui entraîne son accélération.

Si Montréal a toujours été un pôle d'attraction pour les campagnes environnantes, les années 1840 voient cependant le mouvement changer de rythme. À la fin de la décennie, une crise économique et une épidémie de typhus provoquent un «exode» des Montréalais (Robert, 1977 : 171). Mais, dès 1850, le mouvement reprend de plus belle et l'élan semble se maintenir jusqu'au milieu des années 1860. S'essouffant peut-être un peu par la suite, il rebondit dans les dernières décennies du siècle, et même si on ne peut alimenter l'analyse de chiffres précis, il est clair qu'il constitue alors l'élément majeur de l'accrois-

sement de la population montréalaise (Linteau, 1992 : 44). L'apport des migrations transatlantiques, de provenance de plus en plus diversifiée, est très réduit pendant ces décennies.

L'évolution de la proportion de francophones dans la ville fournit sans doute la preuve la plus significative de cet apport des migrations internes à l'accroissement de la population montréalaise. Dès le début des années 1830, la population de Montréal avait cessé d'être en majorité francophone. L'afflux massif d'immigrants britanniques dans les années 1830 et 1840 explique cette nouvelle tendance. Mais dans les années 1840, le taux annuel moyen d'accroissement de l'élément francophone suit d'assez près celui de l'élément anglophone, et dès 1842, il est supérieur à celui de la population totale de la ville. De 1861 à 1871, il surpasse aussi celui de l'élément anglophone, de telle sorte que dès 1865, après plus d'une décennie de migrations internes, l'élément francophone est redevenu majoritaire (Robert, 1977 : 188-189). Par la suite la prépondérance française va en s'affirmant. Et, comme le montre très bien Raoul Blanchard, la fécondité des Canadiens français, même légendaire, n'expliquerait à chaque décade que moins de la moitié de la croissance de l'élément francophone (Blanchard, 1953 : 281-286). L'autre partie de l'excédent vient des migrations internes de la province vers Montréal.

Si l'on quitte la province pour Montréal, on la quitte aussi, en nombres encore plus impressionnants, pour les États-Unis. Dans son enquête sur la dépopulation de la plaine de Montréal, Raoul Blanchard, sans pouvoir avancer de chiffres précis, rencontre partout les traces de cette émigration et identifie d'abord les États-Unis, puis Montréal, comme principaux pôles d'attraction de la population de la plaine (Blanchard, 1953 : 83). Plus tard, Yolande Lavoie a pu fournir des estimations du nombre de Québécois ayant gagné les États-Unis : 70 000 dans les années 1850, plus de 100 000 par décennie par la suite, peut-être 600 000 entre 1840 et 1900 (Lavoie, 1973 : 78). À côté de la destination américaine, ce « colosse » selon le mot de Raoul Blanchard (1953 : 84), la destination montréalaise paraît mince, et partout dans l'historiographie on souligne qu'elle ne peut rivaliser avec cet autre pôle d'attraction, tout en notant toujours l'absence de données chiffrées.

Mais est-il si impossible d'obtenir au moins certaines évaluations? Pour la décennie 1850, on peut procéder à certains calculs, à partir des possibilités qu'offre la version manuscrite du recensement montréalais de 1861. Jean-Claude Robert y a

dénombré 8764 cas de migration interne. Or on sait qu'entre 16 % et 61 % seulement des natifs du Bas-Canada ont fourni lors de ce recensement leur lieu précis de naissance (Robert, 1982 : 528); mon analyse de la source a révélé que dans les quartiers à majorité francophone, la proportion de ceux qui ont fourni cette information ne dépasse guère la moitié et n'atteint même pas le tiers dans certains cas (Gagnon, 1986 : 189-192). Il semble donc tout à fait logique de multiplier par deux le nombre de migrants internes repérés par Jean-Claude Robert en 1861, ce qui donnerait 17 528 migrants. Pour estimer la proportion de ce groupe qui aurait gagné Montréal dans les années 1850, on peut se servir du résultat obtenu pour un groupe de 254 migrants des quartiers Saint-Jacques et Saint-Louis : 77 % d'entre eux semblaient avoir migré pendant cette décennie (Gagnon, 1986 : 58-59). En appliquant la même proportion aux 17 528 migrants que compterait Montréal en 1861, on obtient 13 496 migrants.

Selon les résultats de ces calculs, obtenus par des estimations prudentes, 13 496 personnes auraient gagné Montréal dans les années 1850 en provenance d'autres localités du Bas-Canada ou de retour d'un séjour à l'extérieur. Ainsi, alors que 70 000 personnes quittaient le Québec pour les États-Unis, environ 13 500 autres quittaient d'autres localités du Bas-Canada pour Montréal; c'est donc dire que pour cinq personnes qui partaient pour des destinations américaines, une autre personne gagnait Montréal. L'analyse que fait Raoul Blanchard de la population montréalaise à partir de 1871, en tentant de dégager la part des migrations internes dans l'accroissement de l'élément francophone, donne à penser que cette proportion se serait maintenue (Blanchard, 1953 : 285-286).

Dans un livre publié récemment (1991), Bruno Ramirez intègre l'analyse de deux mouvements migratoires importants qui se déployaient sur un territoire ayant le Québec comme espace central : l'émigration canadienne-française vers les États-Unis et l'immigration italienne, surtout dirigée vers Montréal. Le double rôle du Québec comme société souche et société d'accueil y est mis en évidence et analysé dans le vaste contexte de l'économie nord-atlantique. Cette approche est une contribution importante à l'élaboration d'une perspective nord-américaine de l'histoire des migrations. Mais pour le XIXe siècle, dans la mise en rapport de l'émigration des Canadiens français vers les États-Unis et de la migration interne vers Montréal, l'auteur insiste sur le poids du nombre et note la prédominance des

destinations américaines sur les destinations montréalaises (Ramirez, 1991 : 39-41 et 55-56).

Dans le cadre d'une approche nord-américaine du phénomène migratoire, il y a sans doute place pour une autre analyse où la destination migratoire montréalaise ne serait pas opposée aux destinations américaines, mais intégrée au vaste ensemble composant le nord-est américain. Montréal y serait considérée comme l'un des pôles d'attraction de cette vaste zone, ayant lui aussi bien sûr ses particularités propres, plusieurs étant liées au fait qu'il évolue dans une socio-économie différente de celle de la plupart des autres. C'est peut-être d'ailleurs ainsi que les migrants du XIXe siècle percevaient Montréal, la plaçant même parfois sur un trajet migratoire complexe fait d'allers-retours entre le Québec et les États-Unis.

Quantitativement, le phénomène est donc important et sans doute mérite-t-il plus d'attention qu'on ne lui en a accordé jusqu'à maintenant. Mais il importe, à l'heure du bilan, de considérer les acquis de la recherche sur le profil et l'expérience de ces migrants. Cette recherche, quoique balbutiante à bien des niveaux, a donné jusqu'à présent certains résultats intéressants et ce malgré les nombreux problèmes posés par les sources. Quatre interrogations ont plus particulièrement retenu l'attention : d'où viennent ces migrants ? qui sont-ils ? pourquoi ont-ils quitté leur milieu d'origine ? et comment s'adaptent-ils à leur nouveau milieu ? Il est utile, pour la présentation de ce bilan, de procéder selon ces quatre thèmes : l'origine géographique des migrants, leurs caractéristiques démographiques et professionnelles, les causes de la migration et l'intégration au milieu d'accueil.

PROFIL DES MIGRANTS

En évoquant le déplacement quotidien des banlieusards d'aujourd'hui, on énumère des lieux familiers aux migrants d'hier. Montréal au XIXe siècle recrute d'abord sa population dans son voisinage immédiat. Pour 1861, grâce aux particularités du recensement et à l'étude qu'en a faite Jean-Claude Robert, nous connaissons les lieux de provenance des migrants internes identifiables dans les quartiers Saint-Louis et Saint-Laurent : 69 % d'entre eux sont nés dans l'archipel montréalais et les comtés entourant l'île. Au fur et à mesure que l'on pénètre plus loin dans la plaine, même si le pouvoir d'attraction de la

grande ville s'étirole un peu, il demeure important. Les villes de la vallée du Saint-Laurent, Trois-Rivières mais surtout Québec, forment le deuxième bassin de drainage. Québec semble fournir à Montréal une grande part de ses migrants anglophones, ce qui ne surprend guère vu son rôle de port d'entrée pour les immigrants britanniques. Les autres zones de provenance jouent un rôle négligeable et sont, par ordre décroissant d'importance, les comtés riverains du Saint-Laurent entre Berthier et Québec, les Cantons de l'Est et les comtés situés à l'est de Québec. Il y a fort à parier que la zone d'attraction de Montréal s'est considérablement élargie avec le temps, même si les données précises nous font défaut (Robert, 1982 : 531-532).

Si la plaine de Montréal fournit à cette ville, surtout au début du mouvement, le gros de ses migrants, elle ne le fait sûrement pas de façon homogène. Il faudrait sans aucun doute pouvoir départager les effectifs selon des découpages plus fins : selon les comtés, les localités, selon les zones agricoles ou villageoises. À ce niveau, l'état de la recherche ne permet aucune assertion vérifiée, mais fournit simplement quelques pistes intéressantes. Nous avons vu que la proximité de la ville est un élément important. Raoul Blanchard a par ailleurs souligné le jeu des divers pôles d'attraction parmi lesquels il faut situer les villages et petites villes de la plaine (Blanchard, 1953 : 74). Cela ne signifie pas que ces entités n'ont pas ou guère fourni de migrants à la grande ville, mais nous incite à nous orienter vers des recherches qui permettront de dégager la part des zones de concentration villageoise dans le mouvement migratoire.

Raoul Blanchard et Jean-Claude Robert ont d'autre part tous deux souligné des indices d'une prédominance de la rive nord du Saint-Laurent comme source de migrants internes pour Montréal. Selon le premier, les paroisses vidées par l'émigration vers les États-Unis, qui sont surtout celles du sud ou du sud-ouest de Montréal, auraient moins contribué au peuplement de Montréal (Blanchard, 1953 : 83 et 85). Dans sa thèse de doctorat, Jean-Claude Robert, à partir d'un sondage dans les actes de mariage des Montréalais catholiques, signale un apport plus important des conjoints en provenance de la rive nord et ne s'en étonne guère compte tenu de la plus grande prospérité agricole de la rive sud (Robert, 1977 : 191). Dans son étude des migrants des quartiers Saint-Laurent et Saint-Louis au recensement de 1861, cette prédominance de la rive nord revient mais aucune hypothèse n'est avancée pour l'expliquer (Robert, 1982 : 532).

Cette dernière étude avait cependant pour cible des quartiers précis et les lieux d'observation dans la ville semblent avoir une incidence sur les lieux de provenance repérés. Gilles Lauzon, dans son étude du village Saint-Augustin, en banlieue sud-ouest de Montréal, observe une population nouvellement urbanisée en 1871 où la proximité et les voies de circulation, conjuguées au phénomène des migrations en chaîne, donnent des concentrations significatives de migrants provenant de la zone Saint-Isidore-Laprairie-Saint-Constant, située immédiatement au sud (Lauzon, 1986 : 59-62). On ne peut en effet s'interroger sur les lieux de provenance sans que surgisse la question des transports et des communications. Et pourtant, on a jusqu'à présent consacré bien peu d'efforts à la mise en rapport du phénomène migratoire et des voies de circulation.

Mais qui sont donc ces migrants que l'on retrouve par milliers à Montréal pendant ces décennies d'industrialisation? D'abord, même si le phénomène concerne en majorité les francophones, il faut rappeler la part des anglophones dans ce mouvement. En effet, Montréal attire aussi un certain nombre de ruraux d'origine irlandaise. Plusieurs chercheurs ont montré ce repli des colons irlandais, ou de leurs descendants, qui s'étaient établis dans les Cantons de l'Est et dans la plaine montréalaise (Blanchard, 1953 : 77-79; Cross, 1969 : 32-37; Rudin, 1986 : chapitre VII). Un fort courant de ces ruraux anglophones choisissent des destinations américaines ou gagnent le Canada anglais mais Montréal constitue pour eux un autre pôle d'attraction.

À la recherche des caractéristiques démographiques et professionnelles des migrants, on doit se rabattre sur leur profil en milieu d'accueil, et cela pour 1861 seulement, ou sur le profil général des émigrants vers toutes destinations en provenance de quelques milieux de départ. Aucune étude n'a encore identifié un groupe de migrants en milieu de départ pour les suivre en milieu d'accueil, et ainsi analyser l'évolution de leur situation lors d'une mobilité non seulement géographique mais aussi professionnelle. Parmi ceux que l'on peut identifier au recensement montréalais de 1861, deux sous-groupes ont fait l'objet d'une observation plus précise. Jean-Claude Robert avait isolé les migrants des quartiers Saint-Laurent et Saint-Louis et identifié leurs caractéristiques démographiques et professionnelles ainsi que leurs lieux de provenance, et j'ai étudié un sous-groupe repéré dans certains districts des quartiers Saint-Louis

et Saint-Jacques pour mettre au jour le rôle de la parenté dans leur adaptation au milieu d'accueil, dimension qui sera abordée plus loin (Robert, 1982; Gagnon, 1988).

Ces deux études révèlent sensiblement les mêmes résultats quant aux caractéristiques démographiques et professionnelles des migrants. Rappelons que ces migrants auront pour la plupart gagné Montréal dans les années 1850, donc depuis au plus 10 ans. Ils comptent légèrement plus de femmes que d'hommes. Ils sont relativement jeunes, l'âge médian se situant à la fin de la vingtaine, mais le groupe des 15 ans et moins n'y est pas surreprésenté; il est même proportionnellement moins nombreux que dans l'ensemble de la population montréalaise. Les jeunes adultes dominent le groupe, mais les 31 ans et plus y sont aussi très bien représentés. Les migrants sont, dans une proportion de 55 % à 60 %, des gens mariés.

Le portrait est un peu statique et j'ai procédé, pour lui donner un peu de perspective, à des recherches pour identifier le type de migration de chacun, selon son appartenance à un noyau familial migrant ou son isolement par rapport à un tel groupement. Pour la moitié des individus migrants, la migration s'est effectuée avant le mariage, et s'est accompagnée du déplacement des parents, frères et sœurs. En fait, le phénomène de la migration familiale, ou de la famille nucléaire migrante, rejoint plus des trois quarts des migrants quand on ajoute aux enfants migrants leurs parents et les individus qui se sont déplacés au sein d'un couple migrant sans enfant. La migration familiale est un phénomène que l'on pressentait depuis longtemps; le fait est maintenant établi que ce type de migration colore le fond du tableau.

Les chercheurs qui ont étudié le profil des émigrants à partir de certains milieux de départ, sans égard à leur destination, ont pour la plupart remarqué cette migration de familles (Ramirez, 1991 : 43). Ces familles ont à leur tête des cultivateurs, surtout recrutés parmi ceux dont les possessions sont plus restreintes, ce qui les place en position délicate dans le processus de transformation du monde agricole. Ce sont aussi des familles de journaliers, sans terre pour la plupart ou pourvus de petits lopins seulement; devant des possibilités d'avenir restreintes, ils choisissent de migrer. Le secteur d'activité de ces migrants journaliers nous est inconnue. Les sources, pensons en particulier aux recensements, renseignent sur le métier et non sur le lieu de travail. Mais il y a plus.

Ces études n'ont pas identifié avec précision les migrants ou n'ont repéré qu'une seule partie d'entre eux : les migrants qui ont connu un premier déplacement vers une destination américaine suivi d'un mouvement de retour (dans le cas du comté de Berthier étudié par Bruno Ramirez [1991 : 44 et suivantes]) et les migrants repérés parmi les exploitants agricoles (dans le cas de la région de Chambly-Saint-Jean étudiée par Yves Otis [1985]) en sont quelques exemples ¹. Plusieurs des conclusions avancées sont inférées de l'évolution générale de la structure socio-professionnelle, à travers une analyse de la diminution proportionnelle des effectifs de certaines catégories. Celle des gens de métier, des artisans, est ainsi remarquée (Ramirez, 1991 : 34-35). Vu l'intérêt porté depuis quelques années aux industries rurales, on retrouvera peut-être une bonne partie d'entre eux ainsi que plusieurs journaliers dans d'autres milieux ruraux, la transformation du monde rural impliquant probablement une réallocation de la main-d'œuvre (Courville, 1990). Mais il semble clair que nombre d'entre eux ont suivi la voie de l'émigration vers des destinations américaines ou vers Montréal.

À l'autre bout du voyage migratoire, grâce aux deux études déjà citées, on connaît le profil professionnel d'un groupe important de migrants repérés au recensement montréalais de 1861 (Robert, 1977; Gagnon, 1988). On y reconnaît les traits d'une population récemment urbanisée. D'abord, c'est sans surprise que l'on constate que les enfants des deux sexes et les femmes, surtout les femmes mariées, forment la grande majorité des individus ne déclarant aucune profession, ce qui concorde avec ce que l'on connaît du contexte général de l'emploi à Montréal au XIXe siècle. Parmi les migrants déclarant une profession, beaucoup de journaliers et de charretiers, métiers qui ne nécessitent pas ou guère de qualification; une bonne proportion de cordonniers, métier déjà touché par la mécanisation, où la main-d'œuvre salariée est alors fort nombreuse; une forte proportion de métiers dits qualifiés, derrière laquelle se cache une bonne concentration de travailleurs de la construction aux spécialisations diverses, réalité que Gilles Lauzon a aussi repérée en 1871 dans la population d'origine rurale du village Saint-Augustin en banlieue

¹ Madame Gemma Albanese (Département d'histoire, Université McGill) prépare une thèse de doctorat qui apportera sans doute de nouveaux éléments : elle a identifié avec précision les migrants qui partent de Saint-Luc (rive sud de Montréal) et tenté de les suivre jusqu'à leurs diverses destinations.

sud-ouest (1986 : 47 et 65-66); quelques artisans propriétaires de leur atelier, quelques commerçants et voilà le tableau complet. Sans y voir une misère endémique, il faut reconnaître que cette population occupe une position quelque peu précaire sur les marchés de la main-d'œuvre.

Mais pourquoi quittaient-ils donc leurs villages et leurs campagnes ? C'est un sujet souvent discuté, mais les interprétations avancées jusqu'à présent et les faits qui les soutiennent ont une portée très générale. Grâce en particulier à l'historiographie sur la socio-économie québécoise au XIX^e siècle, on commence à connaître relativement bien la trame de fond de ces déplacements. Dans le monde rural, l'heure est à la transformation, c'est-à-dire à la commercialisation de l'agriculture en réponse à l'accroissement des marchés. Devant cette situation, à laquelle nombre d'agriculteurs se montrent très sensibles, plusieurs stratégies sont adoptées, dont l'augmentation de la superficie des exploitations, ce qui contribue à réduire le nombre de terres disponibles (Ramirez, 1991 : 28 et suivantes; Otis, 1985).

La pression démographique, bien réelle, est un élément important du tableau, mais on lui a prêté un fonctionnement un peu trop simpliste en brandissant l'image d'une émigration des fils non-héritiers, pour qui il n'y avait plus de place à la campagne. L'étude de Daniel Maisonneuve sur Saint-Damase, qui confirme la prédominance d'une migration de familles entières, montre que le niveau de fécondité n'intervient pas de façon significative dans le processus de sélection des familles migrantes. Certaines familles, peu importe leur dimension, «réussissent à consolider leur implantation dans la société agricole, alors que d'autres, peu importe également leur dimension ou leur situation dans le cycle de vie, sont massivement sujettes à l'exode rural. Il semble que le comportement migratoire des familles rurales s'explique davantage par leur situation socio-économique que par leur comportement en matière de fécondité» (Maisonneuve, 1985 : 238) ².

Attention cependant aux images de misère; elles ont été trop véhiculées, avec trop peu d'assises dans l'étude de situations locales concrètes. Situation de crise peut-être, mais crise de croissance, avec tout le dynamisme que cela comporte. Sans nier que la misère ait pu être le lot de certains migrants, la

² Sur l'ancienneté d'un processus inégalitaire de reproduction sociale, voir Dépatie, 1990 : 191 et suivantes.

plupart se trouvaient plutôt dans une position délicate, voire précaire, avec des possibilités d'avenir limitées. L'un des principaux soucis des familles de l'époque concerne l'établissement des enfants; or, dans le contexte économique changeant, il devient de plus en plus impossible de songer à les établir tous sur des terres. D'autres stratégies cependant deviennent accessibles : l'éducation, par exemple, ouvre la voie à d'autres activités, d'autres établissements (Gaffield et Bouchard, 1989; Elliott, 1988 : 228-231). La migration vers la grande ville, combinée peut-être à l'éducation, offre souvent l'espoir d'assurer au moins le bien-être des générations futures³. Il ne faut pas non plus négliger l'importance de facteurs qui ne sont pas strictement économiques; l'attrait de la ville et de la vie plus facile qu'on croit pouvoir y mener a pu en influencer plusieurs.

À défaut de sources ou de témoignages qui pourraient nous éclairer sur les changements survenus dans la vie de ces familles et la manière de vivre ces changements, la recherche sur l'adaptation et l'intégration au nouveau milieu urbain et industriel ne se fait qu'au prix de lourdes reconstitutions qui ne reflètent encore qu'indirectement l'expérience des migrants. Mais l'image de migrants déracinés et désorganisés, voire désœuvrés, qui surgit encore parfois n'a pas d'assise solide. L'étude de divers types d'organisation sociale a révélé plusieurs mécanismes d'adaptation et d'encadrement, autant d'intermédiaires entre le migrant et la ville. Parmi ces mécanismes, c'est sûrement au premier plan qu'il faut placer la famille et même la parenté.

L'intensité des relations de parenté chez les Canadiens français est un phénomène bien connu et l'historiographie des dernières décennies sur la migration et la famille a montré que cette situation n'avait rien d'exceptionnel (voir Elliott, 1988 : 149-154). La parenté a été un élément clé des transferts de population. Rappelons que les migrants canadiens-français qui arrivent à Montréal avant 1861 ne sont pas isolés dans le mouvement migratoire mais sont plutôt membres de familles migrantes (Gagnon, 1988). Ils sont de plus largement intégrés à des réseaux de parenté complexes en milieu d'accueil. Amenée

³ Les stratégies qui peuvent sous-tendre le projet migratoire retiennent de plus en plus l'attention des chercheurs. Voir le rapport que fait Bruno Ramirez entre la situation des familles migrantes (le nombre d'enfants et leur répartition selon l'âge et le sexe) et les caractéristiques du marché du travail au sein des milieux d'accueil choisis (Ramirez, 1991 : 140). Voir aussi Bruce Elliott, 1988, chapitre VIII.à

là par de nombreuses migrations en chaîne, cette parenté joue un rôle actif en milieu urbain. Elle se regroupe dans l'espace et forme un bassin de ressources à l'intérieur duquel peuvent puiser les migrants. Ils y ont d'ailleurs recours, dans des proportions importantes, pour choisir les parrains et marraines de leurs enfants et les témoins à leurs mariages. Il y a sûrement quantité d'autres occasions, moins faciles à percevoir, de recourir aux relations de parenté. Des indices semblent entre autres démontrer l'utilisation des relations de parenté pour se tailler une place dans la structure des professions. Dans le prolongement du monde de la parenté et souvent en relation avec lui, les solidarités fondées sur une origine géographique commune semblent aussi jouer un rôle important (Gagnon, 1988; Burgess, 1986 : chapitre IX; Bischoff, 1989; Lauzon, 1986 : chapitre II).

Le milieu de travail est un autre espace où se déploient sans doute des mécanismes d'adaptation, surtout si cet espace social recoupe celui des relations de parenté et des solidarités communautaires. L'économie montréalaise a beaucoup changé à travers le XIXe siècle (passant du monde artisanal à celui de la fabrique, et par un entre-deux où se côtoient les ateliers artisanaux et les lieux de production capitalistes), de sorte que ces mécanismes se sont modifiés.

Au début du siècle, l'étude de Joanne Burgess nous apprend que la pratique des métiers du cuir, à travers son système d'apprentissage et ses traditions communautaires, a été la porte d'entrée de plusieurs migrants (1986 : chapitres II et IX; voir aussi Bischoff, 1989). Plus tard, les organisations syndicales ont sans doute relayé ces traditions artisanales, régissant parfois même le déplacement de leurs membres en les encourageant à utiliser la filière migratoire syndicale, comme l'a montré Peter Bischoff (1990) à propos des ouvriers mouleurs de l'industrie métallurgique. L'étude de ces questions n'en est qu'à ses débuts et c'est en marge de préoccupations plus centrales à l'histoire des travailleurs que certains chercheurs s'y sont intéressés. Il y a sans doute là des pistes de recherche à explorer.

À un autre niveau, l'organisation paroissiale semble avoir assumé, parmi ses multiples mandats, un rôle de médiatrice entre les migrants et la ville. Lucia Ferretti a montré comment la paroisse oblate de Saint-Pierre-Apôtre, dans l'est de Montréal, à travers les multiples congrégations, regroupements et manifestations publiques de la foi organisés par ses

pasteurs, a pu être un intermédiaire de taille ⁴. Au début, les nouveaux venus ne semblent pas avoir le même poids numérique que les plus anciens parmi les détenteurs des postes clés des différentes organisations, mais les multiples services et l'encadrement offerts par les pasteurs visent à les rejoindre. Au fur et à mesure que les éléments plus anciens et mieux établis desserrent leur emprise sur le faubourg en le quittant pour d'autres quartiers, l'importance des nouveaux citadins s'accroît aux postes de commande (Ferretti, 1992 : chapitres IV et V).

Montréal doit donc une bonne part de sa croissance démographique au XIXe siècle à l'apport des migrations internes. Dans les dernières décennies du siècle, ce mouvement fournit même à la ville son principal apport extérieur. Les décennies 1850 et 1880 ont été les plus marquantes, voyant s'accroître la cadence du mouvement. Cette chronologie doit être mise en rapport avec celle de la croissance économique montréalaise, car les deux élans importants qu'a connus cette croissance au XIXe siècle surviennent aussi pendant ces deux décennies (Robert, 1977 : chapitre VI; Linteau, 1992 : chapitre I).

Dans les années 1850, le capitalisme industriel prend son essor à Montréal. Les nouvelles manufactures se multiplient le long du canal Lachine. Les principaux secteurs responsables de ce boom industriel sont la métallurgie, orientée vers la construction navale puis vers la fabrication du matériel roulant de chemin de fer, le secteur du vêtement, dont les établissements s'installent à la périphérie de la ville, et celui du cuir, dont la cordonnerie est alors la branche qui jouit de la plus forte expansion. L'élan se maintient à travers les années 1860, et il en va de même pour les migrations internes, qui ne commenceront à marquer le pas de façon significative qu'après le milieu de la décennie 1860. Les difficultés économiques des années 1870 sont toutefois sérieuses; parallèlement, le mouvement migratoire de la province vers Montréal semble prendre un rythme plus lent. Mais dans les années 1880, Montréal est le lieu d'une nouvelle expansion industrielle dont les secteurs du textile, du fer et de l'acier et du tabac sont les leaders; voilà un contexte favorable à la croissance du nombre de migrants internes, qui ne manque pas de se manifester. Ainsi, le mouvement de la province vers Montréal évolue probablement

⁴ Elle véhicule cependant l'image d'une cohorte de migrants déracinés et désorganisés, auprès desquels la paroisse aurait joué un rôle salvateur, en passant sous silence l'importance de la famille et de la parenté dans l'adaptation au nouveau milieu... (Ferretti, 1992).

de pair avec les rythmes de la croissance économique montréalaise, répondant aux appels que constituent les moments d'expansion et montrant une certaine réticence devant les épisodes plus lents ou plus difficiles. Il faut donc situer Montréal sur un échiquier plus vaste et chercher à montrer comment elle a pu constituer, surtout à certains moments, un pôle d'attraction significatif pour la population de la province qui cherchait une destination migratoire.

Dans l'étude de cette population migrante, la principale difficulté réside dans les sources, qui ne fournissent pas d'accès direct aux migrants. Même si le gros de la population montréalaise d'origine canadienne est de souche rurale et récemment établie à Montréal, surtout dans certains quartiers et à certains moments, il ne peut suffire, comme on le fait trop souvent, de déduire l'expérience des migrants des conditions générales que l'on peut observer. On occulte alors le processus migratoire, ignorant tout du moment de la migration, de l'expérience qui la précède, des stratégies qui la sous-tendent, des années de transition, des rapports entre les expériences pré-migratoire et post-migratoire. Ce processus restera obscur tant que des démarches de reconstitution⁵ permettant d'identifier des migrants dès le milieu d'origine et de les suivre jusqu'à la ville et dans la ville ne seront pas entreprises. C'est à ce prix que notre connaissance de la transition, du passage à la ville lors de ce mouvement de population qui fut l'un des plus grands responsables de la croissance de Montréal au XIXe siècle, marquera des points significatifs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BISCHOFF, Peter, 1989. «Des forges du Saint-Maurice aux fonderies de Montréal : mobilité géographique, solidarité communautaire et action syndicale des mouleurs, 1829-1881». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43, 1 : 3-29.
- BISCHOFF, Peter, 1990. « "Traveling the country" round : migrations et syndicalisme chez les mouleurs de l'Ontario et du Québec, membres de l'*Iron Molders Union of North America*, 1860 à 1892 ». *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, 1 : 37-71.
- BLANCHARD, Raoul, 1953. *L'Ouest du Canada français. Montréal et sa région*. Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 401 p.

⁵ Reconstitution impliquant un jumelage minutieux entre recensements nominatifs et registres d'état civil.

- BURGESS, Joanne, 1986. *Work, Family and Community: Montreal Leather Craftsmen, 1790-1831. (Métier, famille et communauté : les artisans du cuir de Montréal, 1790-1831)*. Montréal, Université du Québec à Montréal, thèse de doctorat (histoire), 2 t., 724 p.
- COURVILLE, Serge, 1990. *Entre ville et campagne. L'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 335 p.
- CROSS, Suzanne D., 1969. *The Irish in Montreal, 1867-1896*. Montréal, Université McGill, mémoire de maîtrise (histoire).
- DÉPATIE, Sylvie, 1990. «La transmission du patrimoine dans les terroirs en expansion : un exemple canadien au XVIIIe siècle». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44, 2 : 171-198.
- ELLIOTT, Bruce, 1988. *Irish Migrants in the Canadas. A New Approach*. Kingston et Montreal/Belfast, McGill-Queen's University Press/The Institute of Irish Studies (The Queen's University of Belfast), 371 p.
- FERRETTI, Lucia, 1992. *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 264 p.
- GAFFIELD, Chad, et Gérard BOUCHARD, 1989. «Literacy, Schooling, and Family Reproduction in Rural Ontario and Quebec». *Historical Studies in Education/Revue d'histoire de l'éducation*, 1, 2 : 201-218.
- GAGNON, France, 1986. *Le Rôle de la famille dans l'adaptation des migrants de la plaine de Montréal au milieu montréalais : 1845-1875*. Montréal, Université du Québec à Montréal, mémoire de maîtrise (histoire), 204 p.
- GAGNON, France, 1988. «Parenté et migration : le cas des Canadiens français à Montréal entre 1845 et 1875». *Société historique du Canada, Historical Papers/Communications historiques* (Windsor 1988) : 63-85.
- LAUZON, Gilles, 1986. *Habiter un nouveau quartier ouvrier de la banlieue de Montréal; village Saint-Augustin (Municipalité de Saint-Henri) 1855-1881*. Montréal, Université du Québec à Montréal, mémoire de maîtrise (histoire), 209 p.
- LAVOIE, Yolande, 1973. «Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIXe et au XXe siècles : étude quantitative», dans Hubert CHARBONNEAU, dir., *La Population du Québec : études rétrospectives*. Montréal, Boréal Express : 73-88.
- LINTEAU, Paul-André, 1992. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 613 p.
- MAISONNEUVE, Daniel, 1985. «Structure familiale et exode rural. Le cas de Saint-Damase, 1852-1861». *Cahiers québécois de démographie*, 14, 2, 231-240.
- OTIS, Yves, 1985. *Familles et exploitations agricoles : quatre paroisses de la rive sud de Montréal, 1852-1871*. Montréal, Université du Québec à Montréal, mémoire de maîtrise (histoire), 187 p.

- RAMIREZ, Bruno, 1991. *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique 1860-1914*. Montréal, Éditions du Boréal, 204 p.
- ROBERT, Jean-Claude, 1977. *Montréal 1821-1871. Aspects de l'urbanisation*. Paris, École des hautes études en sciences sociales, thèse de doctorat, 491 p.
- ROBERT, Jean-Claude, 1982. «Urbanisation et population : le cas de Montréal en 1861». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35, 4 : 523-535.
- RUDIN, Ronald, 1986. *Histoire du Québec anglophone, 1759-1980*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 324 p.

RÉSUMÉ — SUMMARY — RESUMEN

GAGNON France — LES MIGRATIONS INTERNES VERS MONTRÉAL AU XIX^e SIÈCLE : UN BILAN

Ce texte fait d'abord le point sur les aspects quantitatifs de ce mouvement migratoire, montrant qu'il a connu un changement de rythme dès les années 1840 et que les décennies 1850 et 1880 ont été celles où la cadence fut la plus forte. Il met aussi ce mouvement en rapport avec le contexte démographique plus vaste où se situe Montréal au XIX^e siècle. Le profil des migrants est ensuite reconstitué, selon ce que le permet l'état actuel des recherches. Les thèmes suivants sont alors abordés : l'origine géographique des migrants, leurs caractéristiques démographiques et professionnelles, les causes de la migration et l'intégration au milieu d'accueil. La conclusion rappelle l'importance d'analyser ce mouvement en relation avec l'évolution de la croissance économique montréalaise et la nécessité de s'orienter vers des recherches identifiant avec précision les migrants, tant en milieu d'origine qu'à Montréal.

GAGNON France — AN ASSESSMENT OF INTERNAL MIGRATION TOWARDS MONTREAL IN THE XIXth CENTURY

This text first of all considers the quantitative aspects of this migratory phenomenon, demonstrating that it underwent a change of rhythm starting in the 1840's and that the 1850's and 1880's were the decades where the pace was strongest. The article also places this mobility with respect to Montreal's overall demographic context in the XIXth century. A profile of the migrants is then reconstructed, as best enabled by the current state of research. The following themes are subsequently discussed : place of origin of the migrants, their demographic and professional characteristics, the causes for their migration and their integration into the place of arrival. The importance of analyzing this movement in relation with the evolution of Montreal's economic growth and the need for further research precisely identifying migrants, in their place of origin as well as in Montreal, are pointed out in the conclusion.

GAGNON France — BALANCE DE LAS MIGRACIONES INTERNAS HACIA MONTREAL EN EL SIGLO XIX

En el presente texto se consideran ante todo los aspectos cuantitativos de este fenómeno migratorio, demostrando que conoció una alteración de ritmo en los años 1840, y que la cadencia más importante se situó durante las décadas de 1850 y de 1880. El texto pone también este movimiento en relación con el contexto demográfico más extenso de Montreal en el Siglo XIX. Se reconstituye luego un perfil de los migrantes, según lo permite el estado actual de las investigaciones. Se tratan entonces los temas siguientes: origen geográfico de los migrantes, características demográficas y profesionales, causas de la migración e integración al medio de llegada. En la conclusión se recuerda la importancia de analizar este movimiento en relación con la evolución del crecimiento de la economía de Montreal, y la necesidad de orientar las investigaciones identificando con precisión a los migrantes, en su lugar de origen como en Montreal.